

LES BLOGS

La mission inédite de Thomas Pesquet et Eduardo Kac

18/11/2016 17:39 CET | Actualisé 18/11/2016 17:39 CET



Bertrand Naivin

Essayiste, chercheur associé au laboratoire AIAC, enseigne à l'université Paris 8 Vincennes-St Denis



SHAMIL ZHUMATOV / REUTERS

Thomas Pesquet (illustration)

Vendredi 17 novembre, Thomas Pesquet a décollé de la base russe de Baïkonour à bord d'un vaisseau Soyouz pour rejoindre ce week-end la Station spatiale internationale (ISS).

Mais aux 62 expériences auxquelles il devra se livrer pour le compte de l'Agence spatiale européenne (ESA) et du Centre national d'études spatiales (Cnes), l'astronaute français ajoutera une autre et inédite mission: la réalisation d'une œuvre d'art.

Celle-ci a été conçue par l'artiste brésilien Eduardo Kac, figure éminente et incontournable de l'art biotech. On se souvient en effet de ALBA, ce lapin albinos devenu fluorescent grâce à une protéine développée à partir d'un gène provenant de la méduse *Æquorea Victoria* en 2000. L'œuvre qu'il entreprend de faire réaliser au scientifique se place dans la continuité d'une œuvre qui multiplie les coopérations avec le milieu scientifique. Et ce dans le but d'interroger toujours plus une humanité qui semble résolument se définir par une prise de contrôle, une artificialisation et un "aménagement" de la nature. Après que les cartes terrestres et maritimes aient ainsi matérialisé dès la Renaissance la maîtrise de l'espace, après que la montre mécanisa le temps et que les clôtures et frontières initièrent respectivement une privatisation et une nationalisation de la planète, la vie et l'espace restaient de nouveaux territoires à labéliser et à humaniser.

L'Anthropocène est alors cette nouvelle ère géologique qui marque de manière définitive l'empreinte des activités humaines sur la nature. Une hominisation du vivant qu'incarna Eduardo Kac dans sa pratique d'un art transgénique qui interroge la redéfinition du naturel par l'homme.

Dans ce nouveau projet, c'est à cette folle idée de "conquête" spatiale que s'attaque l'artiste. Celle d'un nouveau territoire à marquer, étiqueter, nationaliser et pourquoi pas un jour privatiser.

Le premier [drapeau américain](#) planté sur le sol lunaire le 20 juillet 1969 en fut le début au cours d'une "Guerre des étoiles" qui opposa pendant longtemps Russes et Américains.

La pollution orbitale est quant à elle une autre et désastreuse forme d'empreinte de l'homme dans l'espace, ces amas faits de débris de fusées, de satellites en fin de vie ou d'[objets oubliés](#) par les astronautes en sont une autre expression, ou encore la prochaine possibilité d'emmener à bord de navettes privées des [touristes spatiaux](#).

Et de fait, en quoi consistera l'œuvre imaginée et organisée par Eduardo Kac et qui sera mise en œuvre par Thomas Pesquet? En un simple découpage de quelques feuilles de papier pour former le mot "MOI", lequel flottera ensuite dans la Station spatiale.

"MOI". C'est donc par ce mot que l'art s'invite dans l'espace. Trois lettres dans lesquelles se trouvent en effet toute une humanité toujours soucieuse de domestiquer l'indomptable et le sauvage, et d'anesthésier ce qui lui échappe. Mais ce mot peut également être vu comme un ultime selfie. Fait avec des moyens modestes comme l'est devenu aujourd'hui notre Smartphone qui s'oppose au "sérieux" des appareils photo, semblant aussi facile à réaliser que d'effleurer l'écran lisse de notre téléphone, ce petit et fragile "MOI" flottant dans l'espace est alors comme ces petits soi que l'on envoie dans cet autre espace qu'est Internet.

Un MOI qui n'est ni grandiose ni savant, mais qui se justifie uniquement par l'endroit où il se trouve (une fête, un concert, un restaurant, ou ici une Station spatiale). Ni un MOI monumental (l'œuvre ne mesurera que quelques centimètres) ni une prouesse technologique, ce "méta-selfie" est alors la version spatiale et poétique de nos propres "egoportraits" ("selfie" pour les Québécois): un ego instable, fragile et modeste, mais qui continue à avoir la prétention de flotter dans un espace (constellé d'étoiles ou de bits) sans limites pour mieux se donner à sa propre fascination.

Et comment s'appelle cette œuvre? *Télescope intérieur*. Un titre évocateur qui désigne bien nos selfies: cette observation d'un "MOI" en apesanteur dans l'espace Internet.